

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 160. 30-6-49.

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS

PAUL BERNARD
DANS

L'ÉCHAFAUD
PEUT
ATTENDRE



Imprimé en France.



L'ÉCHAFAUD PEUT ATTENDRE

Production Codo Films

Mise en scène et scénario d'Albert VALENTIN.

Film raconté par J. FAGEL.

DISTRIBUTION :

| | |
|------------------------------|----------------|
| Hélène | JANY HOLT. |
| L'avocate | JUNIE ASTOR. |
| Serge Ulbrich | PAUL BERNARD. |
| Michel | JEAN DESAILLY. |
| D ^r Jeannin | DEBUCOURT. |
| Sorbier | LEMONTIER. |

CHAPITRE PREMIER

EN sortant de la chambre 32, une jeune femme, très pâle et comme hallucinée, fit quelques pas et s'affaissa dans le couloir de la clinique.

— Docteur ! M^{me} Ulbrich a une syncope ! s'écria la secrétaire-infirmière qui, à l'extrémité du couloir, achevait de taper le courrier.

— Elle se précipita vers la jeune femme. Le directeur de la clinique, le D^r Jeannin, accourut ; lui prêta main-forte et décida :

— Déposons-la dans mon bureau.

Quand M^{me} Ulbrich fut étendue, il congédia d'un geste l'infirmière et demeura, attentif, au chevet de la femme évanouie qu'il considérait avec une compassion infinie.

Bientôt, elle ouvrit les yeux. Son mince visage exprima la surprise, puis l'anxiété d'un désespoir sans bornes. Elle balbutia :

— J'ai eu un malaise... Excusez-moi... Je vais partir.
— Non. Pas encore. Seulement quand vous irez tout à fait mieux ! dit doucement le docteur. Rien ne vous presse...

Elle courba sa tête lasse, et frissonna de se sentir si désespérée.

L'infirmière vint chercher le docteur, pour une malade dont la fièvre persistait. Jeannin la suivit, après s'être muni d'un médicament. Il bougonnait :

— Si j'étais absent, il vous faudrait prendre vos responsabilités vous-même, mademoiselle !

Restée seule, M^{me} Ulbrich essaya de se lever. On eût dit que l'armoire aux médicaments l'attirait. Elle s'avança, ouvrit la petite porte vitrée que Jeannin avait négligé de fermer, jeta un coup d'œil sur les fioles bien rangées, en choisit une et la glissa dans la poche de son tailleur.

Jeannin, vite revenu, la surprit debout, avant qu'elle ait eu le temps de regagner le divan où elle gisait tout à l'heure.

— Déjà levée ! reprocha-t-il. Mauvais, ça ! Je sais que, depuis quelques années, vos nerfs ne sont pas très solides. Je vais vous donner quelque chose qui vous fera dormir, et que vous prendrez sitôt rentrée chez vous.

Il se dirigea vers l'armoire vitrée, eut un léger haut-le-corps, prit un flacon et revint vers M^{me} Ulbrich :

— Voilà qui calmera vos nerfs et vous procurera un repos nécessaire. Et maintenant, Hélène, rendez-moi ce que vous avez pris en mon absence !

Elle s'empourpra de confusion et remit la fiole de poison, en sanglotant :

— Pourquoi m'empêcher de mourir ? Rien ne me retient plus ici-bas, à présent ! Tout vaut mieux que la vie qui m'attend !

Le médecin posa une main amicale sur l'épaule de la jeune femme.

— Racontez-moi tout. Cela vous soulagera, j'en suis certain !

— Je le crois aussi, murmura-t-elle, accablée. Mais cette histoire est longue. Et quand vous l'aurez entendue, vous comprendrez pourquoi j'ai tant envie de mourir...

— Parlez, ma pauvre enfant...

| | | | | |
|---|-----------------------|---------|---------------|---------|
| Abonnements : | France : un an..... | 400 fr. | Six mois..... | 200 fr. |
| | Etranger : un an..... | 650 fr. | Six mois..... | 325 fr. |
| Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X ^e). | | | | |

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

Hélène avait besoin de voir clair en elle-même, en l'avenir. Cette confession ne pouvait que lui faire du bien, si pénible fût-elle.

— Je crois, docteur, que notre perte à tous fut résolue par le destin le jour même où Serge Ulbrich dut quitter Paris.

» Vous savez qu'il aimait la vie facile, que le marché noir lui avait permis de mener grand train parce qu'il avait su trafiquer de tout. Mais à force de braver la police et de collectionner les « petits ennuis », il avait été frappé d'un arrêt d'expulsion. Sa qualité d'étranger aggravait ce qu'il appelait avec dédain « ces peccadilles ».

» Il était entendu qu'il irait en Belgique, où je le rejoindrais quand j'aurais liquidé notre appartement, vendu les meubles. Cela devait prendre quelque temps.

» Michel était venu lui dire au revoir. Vous savez quelle amitié liait ces deux hommes. J'avais décidé de déjeuner avec Michel, pour ma première journée de solitude. J'éprouvais pour lui une profonde sympathie ; je ne comprenais pas pourquoi il était toujours prêt à servir aveuglément les projets de Serge, lui qui avait un bon métier, un magasin de graveur, et qui était si droit, si simple... Je voulais savoir quel mobile le poussait à se faire le complice bénévole de combinaisons dont Serge était seul à profiter. Curieux Michel !

» Il fut entendu que j'irais le chercher vers une heure à son magasin et que nous déjeunerions ensemble au restaurant.

— Et maintenant, il s'agit de trouver des fonds pour mes premiers frais de séjour en Belgique ! dit galement Serge. En route, Michel !

» Qu'avaient-ils encore machiné, tous les deux ? A ce moment, je l'ignorais. Plus tard, j'appris tout par Serge, par Michel et par les journaux...

Serge avait résolu de cambrioler les collections de timbres du fameux marchand-expert Palermi, passage des Panoramas. L'endroit n'est pas très fréquenté. L'heure choisie était celle du déjeuner. Michel pénétra donc dans le passage, en poussant sur un diable une longue caisse. Il parut contrarié de trouver la boutique de Palermi fermée, et demanda à un laveur de carreaux s'il n'y avait pas moyen de livrer quand même.

— Moi, je n'en sais rien ! En tout cas, il est l'heure d'aller déjeuner ! déclara le laveur.

— C'est bon, je vais laisser ça là, et je reviendrai tout à l'heure ! Voulez-vous m'aider à poser cette caisse devant le magasin ?

» L'homme l'aïda, et la caisse fut dressée le long de la boutique. Après quoi, Michel et son aide s'en allèrent.

» Quand le passage fut désert, Serge, enfermé à l'intérieur de la caisse, en

fit glisser une partie de la paroi, face au magasin. Il découpa tranquillement la vitre, sans bruit, et pénétra dans la boutique déserte.

» Il se promena dans le magasin, fourra dans sa serviette les collections qui lui parurent les plus intéressantes. Puis il aperçut le coffre-fort. Alors, il se déganta et se mit en devoir d'ouvrir ce coffre qui contenait sûrement de l'argent, ou des pièces très rares...

» A ce moment, le téléphone sonna. Palermi, qui déjeunait au premier étage, descendit sans hâte. Serge n'avait pas prévu ce contretemps, sans lequel rien d'irréparable ne se fût produit. Tout marchait si bien jusque-là ! Serge se cacha sous le comptoir. Il entendit Palermi répondre familièrement à son correspondant. Mais le marchand de timbres avait aperçu les gants, la serviette de Serge sur le comptoir. D'un coup d'œil, il constata le cambriolage : les vitrines étaient vides, et dans la devanture un large panneau de verre traïssait le passage du voleur.

» Serge comprit qu'il fallait risquer le tout pour le tout. Il se montra. Palermi, très froid malgré sa fureur, gronda avec son accent italien :

— Que préférez-vous ? Que j'appelle la police, ou que je vous casse la g... ?

» Dans sa poche, Serge pointait vers le marchand son revolver. L'Italien vit le geste et se fâcha. Alors, Serge perdit la tête : il s'empara d'une statuette de bronze, ridicule, qui représentait une femme soutenant un globe massif. Et, de toutes ses forces, il en frappa le crâne de son adversaire. Palermi s'éffondra. Serge couvra réintégré sa caisse, en emportant sa serviette. Il remplaça de son mieux le panneau de vitre découpé. Il avait oublié ses gants, mais ne jugea pas utile de les reprendre.

» Au bout d'une heure, Michel revint avec son diable. Le laveur avait repris son travail, pour le compte d'un magasin voisin. Il n'avait rien remarqué chez Palermi, dont le corps était caché par le comptoir. Michel expliqua :

» — Je me suis trompé d'adresse... C'est malin !

» Il reprit la caisse et s'en alla du même pas tranquille.

» C'est sur la zone que les deux complices allèrent s'expliquer.

— Il faut que je file immédiatement ! déclara Serge. As-tu un passeport prêt ?

» Michel, pendant l'occupation, avait fabriqué tant de faux papiers qu'il n'était plus à un près... Il déclara :

» — Oui. Tu seras Alexis Charpentier, industriel. Viens le chercher tout de suite.

» Moi, j'étais déjà au magasin. J'attendais Michel avec impatience. Il me semblait que le départ allait enfin éclaircir bien des choses, entre Michel et moi.

» Michel arrivait le premier : ils ne voulaient pas être vu ensemble. Il me mit au courant, rapidement, tout en achevant de mettre au point le faux passeport.

» Serge entra enfin. Il affectait de piastonner, mais nous le sentions soucieux. Il pensait tout haut :

— Ils vont trouver mes empreintes digitales, et je serai fait dans le plus bref délai... Oh ! mais j'ai une idée ! Une idée épatante.

» Nous commençons à avoir peur de ses idées géniales. Mais il nous expliqua :

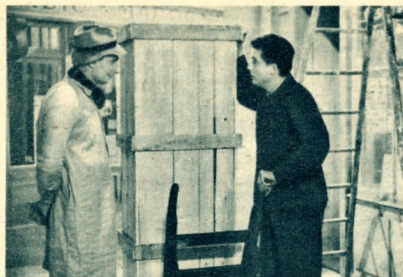
» S'ils m'arrêtent et que me flanquent en prison, il faut que, le jour de mon procès, il se produise un coup de théâtre : bien entendu, je soutiendrai que je suis innocent. Et le « vrai » coupable enverra au tribunal ses empreintes digitales, et la preuve de sa culpabilité, juste à point pour me faire acquitter.

» — Comment cela ? demandai-je, sceptique.

» — C'est bien simple. Je vais imprimer, à l'encre grasse, mes deux mains sur une feuille blanche. Je vais dicter à Michel une lettre qui sera envoyée, composée à l'aide de mots découpés dans des journaux et collés, et non signée, au président des assises. Vous y joindrez cette enveloppe, contenant un timbre précieux de la collection Palermi... Le tout devra parvenir à son destinataire le jour de la dernière audience. Compris ?



Racontez-moi tout, cela vous soulagera.



Je vais laisser ça là et reviendrai.

Les empreintes de Serge furent vite identifiées.

» Et puis, Serge partit après nous avoir tendrement embrassés tous les deux. Moi, je restai avec Michel, pour l'aider à découper les mots qui composaient la lettre de bravade.

» Je regardais travailler Michel, appliqué, silencieux. Une question me vint aux lèvres, presque malgré moi :
 » — Pourquoi courez-vous de si grands risques, pour obliger Serge sans nul profit personnel ?

» Michel leva vers moi son regard si jeune, grave et pur à la fois.

» — Un jour, peut-être, je vous le dirai, Hélène... Se peut-il que vous ne l'avez pas deviné ?

» Une joie étrange, profonde, m'illumina soudain. Ces mots, ce regard étaient exactement ce que j'espérais. Je ne demandais rien de plus précis. Cela me suffisait, et je ne me sentais plus seule. J'étais heureuse comme jamais je ne l'avais été de ma vie. Je crois que Michel comprit le sens de mon silence, de ma rêverie. Le moment n'était pas venu de nous dire autre chose...

» Et tandis que nous achevions notre minutieux travail, le destin de Serge se jouait à la gare du Nord.
 » Comme il l'avait prévu, ces empreintes digitales avaient été identifiées sans peine par les services anthropométriques de la préfecture. Des policiers étaient lancés dans toutes les gares, dans tous les aéroports, à la recherche de celui qui devait quitter la France le jour-même.

» Quand je rentrai chez moi, je m'étonnai de voir de la lumière filtrer sous la porte de mon appartement. J'entrai et vis un inconnu installé dans mon salon. Il jouait aux échecs en m'attendant et se nomma :

» — Inspecteur Sorbier. Bonsoir, mademoiselle Bonnard... Nous avons dû opérer une perquisition. Mais, rassurez-vous, nous n'avons rien dérangé, rien abîmé. J'ai une femme minutieuse, vous comprenez...
 » Tout le monde, vous le savez, docteur, m'appelle M^{me} Ulbrich. L'ironie sarcastique du policier m'exaspérait. Je demandai :

» — Alors, que faites-vous ici ?

Michel lui avait donné rendez-vous dans un affreux hôtel.



Ce fichu métier lui détraquait l'estomac.

Et il dicta à Michel une lettre injurieuse pour le président et pour le jury, dans laquelle le prétendu « vrai criminel » se flattait d'être toujours en liberté pendant qu'un innocent était jugé à sa place. L'insolente grossièreté de ce texte suffoquait Michel, pour la grande joie de Serge, ravi de ce dernier tour.

« — J'attends... J'attends le coup de téléphone qu'un homme épris donne au dernier moment à la femme qu'il aime, de la gare ou de l'aérodrome... ou la fleur qu'il lui apporte en guise de suprême adieu... »

« Je ne pus m'empêcher de sourire. Car j'apportais la boîte d'œillets que Serge avait achetée pour moi, à une sortie de métro. Sorbier remarqua ce bouquet :

« — Vous n'êtes pas superstitieuse : on dit que ces fleurs portent malheur... »

« Puis il essaya de bavarder, se plaignit de ce fichu métier, qui le privait de la compagnie de sa femme, l'obligeait à se restaurer aux heures les plus fantaisistes, au point de lui détraquer l'estomac. Je l'écoutais sans trop de souci. Je savais Serge bien trop fin pour tomber dans des pièges aussi grossiers.

« Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. Sorbier bondit sur l'appareil sans me laisser le temps d'esquisser un geste. J'étais déconcertée. Lui parut détendu : de toute évidence, c'était à lui qu'on téléphonait. Il se tourna vers moi :

« — Ulbrich vient d'être arrêté, mademoiselle. Je vais pouvoir rentrer chez moi. Venez demain, vers dix heures, à la P. J., bavarder un peu avec moi... »

« Serge arrêté ! Je n'avais rien à redouter pour moi-même. Mais j'imaginai mal mon compagnon vaincu. Plus tard, je sus ce qui s'était passé :

« Serge était installé dans son compartiment, quand on lui demanda, comme aux autres voyageurs, son passeport. Il le tendit, très calme. L'inspecteur l'examina et le lui rendit. Mais Serge avait fait tomber de sa poche la plaque d'identité de notre chat, que je lui avais confiée pour qu'il en fit réparer l'anneau. Le policier se baissa, ramassa la petite médaille ronde qui portait le nom et l'adresse du propriétaire de l'animal... Serge n'essaya pas de nier. Il suivit l'inspecteur... »

CHAPITRE II

« Le lendemain, je me rendis à la convocation de Sorbier. Ils me gardèrent deux jours, et me confrontèrent trois fois avec Serge, qui jouait à merveille l'innocent injustement soupçonné.

« En sortant de là, je rejoignis Michel dans un hôtel

minable, où il m'avait fixé rendez-vous. La double entrée garantissait à notre entrevue un minimum de sécurité. Michel m'attendait, pâle d'anxiété.

« — Excusez-moi de vous avoir fait venir ici, balbutia-t-il. Mais il nous fallait un endroit discret. Comment va Serge ? Et vous ? »

« Je lui fis le récit de tout ce qu'il ignorait. Son regard demeura fixé sur moi avec une intense et secrète ardeur. Enfin, il murmura :

« — Un jour... plus tard... j'aurais voulu vous dire, Hélène... »

« Puis son secret jaillit de lui :

« — Je n'en puis plus ! Hélène, je sais que le lieu et le moment sont mal choisis pour un tel aveu. Mais je vous aime ! C'est pour vous, pour que Serge puisse vous rendre heureuse et riche que je l'ai toujours aidé ! Pardonnez-moi... N'avez-vous vraiment jamais rien soupçonné ? »

« A tout autre moment, cet aveu m'eût bouleversée de bonheur, car le désintéressement, le mystère de Michel m'avaient toujours plus attirée que l'audace et la fortune insolente de Serge. J'avouai pourtant :

« — Oui, Michel, je savais. Mais nous n'avons pas le droit de penser à nous, à présent... »

« — Vous avez dit : « à nous », répéta-t-il, extasié. Oh ! Hélène ! C'est merveilleux ! Vous me donnez la force d'être patient, d'attendre aussi longtemps qu'il le faudra pour pouvoir vous parler de mon amour. Avec vous, je peux sauver Serge ! Lorsqu'il sera libre, rien ne nous empêchera plus d'être heureux, n'est-ce pas ? Nous pourrions, alors, penser « à nous » ? »

« Le même espoir nous exaltait, et nous rendait plus facile la patience.

« Et puis, ce fut le procès. Depuis le début de l'instruction, je m'étais imposé de ne jamais aller chez Michel, pour ne pas attirer l'attention sur lui, car le laveur de vitres avait parlé d'un complice. Et Serge avait reconnu que son faux passeport lui avait été donné par un ami.

« En vain, pour mieux défendre son client, l'avocate de Serge voulait lui faire nommer cet ami. Serge protestait :

« — Un type épâtant, qui a fait des tas de fausses

Serge se fit conduire à l'infirmierie.



cartes d'identité pendant l'occupation ! Et vous voudriez que je le mette dans le bain ? Jamais de la vie ! Je préfère être injustement condamné.

» Pour tenir Michel au courant, je lui donnais rendez-vous dans des endroits à la fois publics et discrets, comme le Musée Grévin, où les rencontres fortuites sont toujours possibles... Il était à la fois tourmenté par la pensée de notre amour et par le souci d'aider Serge. Pour le rassurer, je lui confiai :

» — Quand Serge sera libre, il ne s'opposera pas à notre tendresse. Du reste, il ne l'ignore pas.

» — Comment ! Il a deviné, lui aussi ? sursauta Michel.

» — Il n'était pas aveugle, et ne manquait pas de psychologie.

» — Et pourtant, il nous a confié la lettre anonyme, et le timbre qui doivent l'innocenter ? Est-ce possible ?

» — Cela prouve sa confiance en nous, voilà tout.

» Quand Serge comparut devant le tribunal, il protesta de son innocence, malgré les fameuses empreintes digitales. Elles seules l'accusaient, mais elles étaient, hélas ! irréfutables !

» Le jour de la première audience, je rejoignis Michel dans le petit square du Vert-Galant. Toute la nuit, j'avais été harcelée par cette pensée :

» — Et si nous n'envoyons pas cette lettre ? Si nous laissons la justice suivre son cours ? Nous serions libres, délivrés.

» J'avais honte de cette tentation. Je trouvais Michel nerveux, qui murmura :

» — C'est aujourd'hui qu'il faut envoyer la lettre. Chargez-vous-en vous-même. Moi, j'ai peur de me raviser au dernier moment ?

» Ainsi, la même idée lui était venue ? Mais nous l'avons vite repoussée ; et la lettre partit, accompagnée du timbre volé, qu'un expert reconnut comme appartenant bien à la collection Palmeri. Le procureur traitait de fumisterie ce message anonyme qui innocentait Ulbrich. L'avocate faisait observer que, prisonnier depuis trois mois, son client n'avait pu envoyer lui-même la lettre dont l'insolence gogrenarde scandalisait le président et le jury.

» Des experts vinrent affirmer que jamais deux empreintes d'êtres différents, fussent-ils même jumeaux, ne sont semblables.

» Le soir-même, à sa profonde stupeur, Serge était condamné à dix ans de travaux forcés, en raison des circonstances atténuantes qui lui étaient reconnues.

» Ulbrich rageait ferme. Son avocat lui expliqua :

» — Cette lettre a fait naître un doute, à la dernière heure. N'osant ni condamner un innocent, ni absoudre un coupable, les jurés ont opté pour une cote mal taillée.

» Trois jours plus tard, à bout de fatigue, de découragement, d'anxiété, je tombais dans les bras de Michel. C'est long, dix ans, et Serge me semblait déjà sorti pour toujours de ma vie. Seul comptait pour moi Michel Vincent !

» Lui, il demeurait amer, plus écrasé de remords que comblé de joie. Il me regardait sourire, me maquiller, et s'étonnait de mon calme :

» — Tu as vécu des années avec Serge, au point de passer pour sa femme, et déjà tu sembles l'oublier... me reprochait-il. C'est donc si léger, un cœur féminin ?

» — Tu m'en veux d'être toute à toi ? reprochais-je. Suis-je blâmable de ne vouloir entre toi et moi aucun mensonge, aucune hypocrisie ?

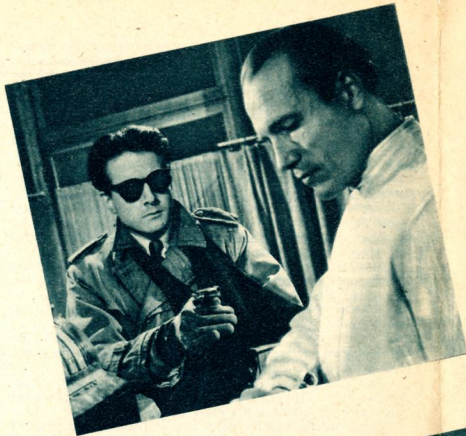
» — Non... Et moi-même, son meilleur ami, je n'ai pas attendu plus de trois jours après sa condamnation pour le tromper... De quel droit te jugerais-je ? soupira Michel.

» Dès cet instant, je sus que nos minutes les plus radieuses seraient empoisonnées par le souvenir de Serge, toujours dressé entre nous. Michel devenait taciturne. Pour soulager sa conscience, il mettait son imagination à la torture afin de trouver un moyen capable de tirer Serge de prison.

» — Lorsqu'il sera sorti, et bien en sûreté à l'étranger, je lui écrirai, et tout sera net entre nous. Mais je ne pourrai jamais être heureux tant que je le saurai en prison ! répétait-il.

CHAPITRE III

» — A force de chercher, il trouva quelque chose qu'il jugeait très ingénieux.



— Donnez le contenu de la caisse, et vite !



Sorbier se fit passer pour le Dr Jeannin.

» Il avait gardé l'une des deux séries d'empreintes que, par jeu, Serge avait apposées sur des feuilles blanches. A l'aide d'acides, il grava ces empreintes sur une plaque de cuivre, légèrement, et parvint au prix d'un minutieux travail à les reproduire sur une mince pellicule de caoutchouc.

» Il fixa cette pellicule sur des gants de caoutchouc ordinaire. Et, quand tout fut terminé, il me montra triomphalement son ouvrage :

» — Tu vois, Hélène ! J'ai là de quoi innocenter Serge ! Muni de ces gants, j'opérerai un cambriolage en ayant soin de laisser ces empreintes sur les lieux... Puisque Serge Ulbrich est en prison, il faudra bien admettre que le mystérieux auteur de la lettre avait dit vrai, et qu'il existe réellement deux hommes ayant les mêmes empreintes digitales. Le nouvel exploit du « vrai »

assassin de Palermi obligera la Justice à libérer Serge !

» Il était si fier de sa trouvaille que je n'eus pas le courage de l'empêcher de courir un risque aussi téméraire. Il m'annonça que, le soir, lorsqu'il reviendrait dîner avec moi, le coup serait fait...

» Tout à l'heure, il m'a fait le récit de son expédition : il était entré chez un pharmacien, les yeux chaussés de grosses lunettes noires, les mains protégées par les fameux gants aux empreintes de Serge...

» Michel demanda un calmant d'usage peu courant. Comme il l'avait prévu, le pharmacien proposa d'aller chercher ce médicament dans sa réserve. Michel mit à profit l'absence du commerçant pour imprimer les empreintes sur le guichet, sur différents objets. Puis, quand le pharmacien revint, il braqua sur lui son revolver en disant :

« — Ne criez pas. Donnez le contenu de la caisse, et vite...

» Son interlocuteur obéit, jeta devant lui des liasses de billets. Mais tandis que Michel les empochait, il saisit le revolver dissimulé au fond du tiroir-caisse et tira sur l'agresseur. Michel fut atteint au ventre, vous le savez... Il prit peur : s'il mourait, la feinte serait découverte. Il fallait supprimer ce témoin. Michel tira à son tour, plusieurs fois. Le pharmacien s'éroula, tué.

» Et moi, seule, à la maison, je ne devinais rien de ce drame. Michel m'avait tellement répété que tout se passerait bien ! J'attendais son retour.

» Quand j'entendis sonner, je courus ouvrir, le cœur battant.

» Je me trouvais en face de l'inspecteur Sorbier.

» Il me bouscula et grogna :

« — C'est encore moi. Ulbrich vient de s'évader. Je vais attendre ici qu'il vous téléphone.

» J'avais blêmi. Serge évadé ! La machination de Michel, qui devait le libérer, allait se retourner contre Ulbrich ! On allait relever ses empreintes, juger qu'il n'avait pas perdu de temps, sitôt évadé, pour se procurer de l'argent. Je ne savais pas encore qu'il pouvait être accusé de meurtre ; l'idée du cambriolage m'épouvantait déjà suffisamment !

» Sorbier, d'assez méchante humeur, me raconta le dernier exploit de Serge.

» Furieux d'être enfermé, Ulbrich s'était ouvert les veines du poignet gauche à l'aide d'un protège-talon métallique. Il voulait être conduit à l'infirmerie, d'où il espérait pouvoir s'évader plus facilement.

» Il avait pour voisin de lit un furieux qui jurait dans une de ces langues danubiennes qui étaient familières, depuis l'enfance, à Serge. L'idée lui vint de se servir de cet homme, dont les crises furieuses exaspéraient malades et infirmiers. Il lui ordonna de simuler une attaque de folie furieuse et lui promit de lui payer un bon prix sa complicité. L'homme obéit.

» Et pendant que deux infirmiers passaient la camisole de force à cet énergumène déchaîné, Serge s'évadait par une lucarne de l'infirmerie, devant ses compagnons ébahis et admiratifs.

« — Il est en pyjama sous son manteau. Il ne peut aller bien loin ! ricanait Sorbier.

» Je tremblais à l'idée de voir surgir Serge. Sorbier regardait les deux couverts préparés pour Michel et moi :

« — Je ne pense pas que ce soit lui que vous attendiez, ironisa-t-il. Je vous sauve peut-être d'un drame de la jalousie !

» Et il prépara dans un verre, comme la première fois, une poudre destinée à calmer ses maux chroniques d'estomac. Il m'exaspérait. J'aurais voulu être seule, réfléchir aux dangers courus par Serge, par Michel. Je m'emportai :

« — Faites-moi grâce de vos réflexions concernant ma vie privée ! criez-je. Vous devez comprendre que je ne suis pour rien dans toutes ces histoires, et que, depuis quelques années, mes nerfs sont à bout de résistance.

» Il hochait la tête, d'un air compréhensif :

« — Oui, oui, je comprends. Ce n'est pas une vie, pour une femme jeune et charmante. Il fallait prévoir cette dépression inévitable, et consulter un bon médecin.

« — Merci du conseil, j'en ai un. Excellent !

« — Il parut fort intéressé et s'humanisa :

« — Tant mieux ! Ma pauvre femme, par exemple,

souffrit beaucoup de me voir rentrer à des heures aussi irrégulières, n'être jamais maître de mon temps. Sa santé, son humeur s'en ressentent. Puis-je vous demander le nom de votre médecin, puisque vous en êtes si contente ?

« — D^r Jeannin...

« — Oui, docteur, je lui ai même épélé votre nom. Puis je, l'ai prié de se taire, de me laisser en paix.

« — Le téléphone a sonné. Il a décroché l'appareil, et répondit lui-même, comme le premier soir. Mais, cette fois, c'était bien Serge qui, sans vêtements convenables, sans argent, essayait de me joindre...

« — Naturellement Ulbrich a été surpris d'entendre une voix masculine lui répondre. Alors Sorbier a déclaré :

« — Je suis le D^r Jeannin... Votre femme m'avait fait appeler pour un petit malaise...

« — Il parut que c'est là une ruse classique de policier. Serge a cru vous parler. J'entendais sa voix. Je percevais ses paroles :

« — Docteur, prévenez Michel... Dites-lui que je suis près de l'entrepôt des machines du P. L. M. où je l'attends avec une voiture. Je lui téléphone d'un bistrot où je passe pour un jeune papa pressé d'avertir sa belle-mère d'une naissance imminente...

« — Pauvre Serge ! Il riait de sa bonne farce. Sorbier avait tiqué sur ce nom de Michel... Mais le temps pressait, il fila donc arrêter Ulbrich...

« — Et, à la même heure, le pauvre Michel se présentait chez vous, sans trop vous donner de détails sur l'affreuse blessure qu'il portait. Et vous l'avez opéré d'urgence, sans l'interroger. Vous étiez chic, docteur. Et aussi de m'avoir appelée si vite à son chevet...

« — Mon Michel ! Il ne savait rien de l'évasion de Serge, lui ! Il croyait à l'utilité de son sacrifice. Il rayonnait, dans son agonie :

« — Tu vois ! Je te disais que je le sauverais ! Il verra que, malgré tout, j'étais resté son meilleur ami...

« — Il souffrait, malgré votre morphine. Et son regard de moribond me faisait mal. J'étais écrasée par ces deux drames simultanés, qui me laissaient affreusement seule.

« — Je ne pouvais me détacher de ma contemplation désespérée... Je vis soudain Michel se crispier en un dernier spasme de douleur. Et puis, sa tête a roulé de côté. Il ne bougeait plus. Il venait de mourir, heureux malgré tout de me revoir, heureux d'avoir, croyait-il, « sauvé » Serge qu'en réalité il venait de condamner, à mort !

« — Alors, docteur, vous savez le reste. J'ai quitté la chambre de Michel. J'étais épuisée. Je me suis sentie glisser dans le noir. Voilà...

« — Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne puis plus vivre ? Pourquoi la mort est pour moi la seule solution ? Chaque instant de mon existence sera hanté par la pensée de ces deux morts, dont je me sens en partie responsable ! »

« Hélène interrompit son long monologue. Les sanglots l'étouffaient. Pensif, Jeannin caressait les boucles blondes de sa cliente. Elle était si frêle, si jolie, si émouvante qu'il éprouvait l'instinctif désir de la protéger, de la reconforter.

« — Courage, Hélène ! dit-il enfin. Michel a durement payé sa dangereuse amitié. Serge, lui, va payer la dette qu'il croyait esquiver. Mais vous êtes jeune, et vous pouvez enfin connaître une vie paisible... normale... Croyez-en votre vieil ami ! Il est certain, lui, que tout n'est pas fini pour vous, si vous voulez bien lui permettre de vous soigner... de vous guérir...

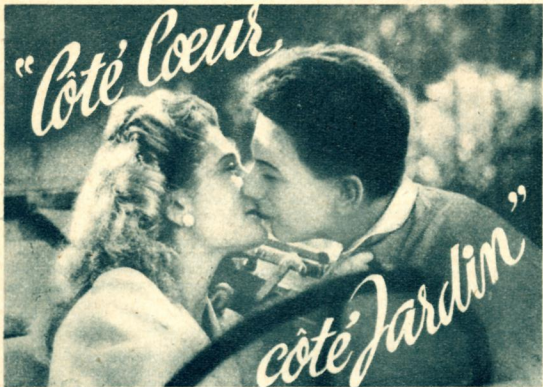
« Elle leva sur lui son regard anxieux qui n'osait encore croire à l'espérance. Doucement, il insista :

« — Je vais faire appeler un taxi pour vous faire conduire chez vous. J'irai voir tout à l'heure. Promettez-moi de ne rien tenter contre votre vie. Dès cet instant, j'en ai la responsabilité...

« Elle frissonna, frémissante et lasse, et tenta d'esquisser un sourire en promettant d'être raisonnable.

« Jeannin, bouleversé de pitié — et peut-être d'obscure tendresse — l'accompagna jusqu'à la porte de la clinique. Pensif, il regarda s'éloigner dans la nuit la voiture qui emportait Hélène.

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe et rapide.



(Photo L. P. C.)

Bonjour, mes amis ! Voici huit jours que je ne vous ai pas écrit, et cela me manque terriblement ! Il est curieux de constater à quel point cette simple rubrique a créé des liens affectifs avec mes correspondants inconnus, et pourtant si sympathiques ! Je vous assure que c'est un véritable plaisir pour moi de prendre la plume et de venir bavarder « stylographiquement » avec vous. De même, c'est avec une joie réelle que je constate chaque semaine que notre courrier prospère, et que je reçois des mains de notre charmante secrétaire générale du « Film Complet » le paquet contenant vos nombreuses missives. Charmante, du reste, notre secrétaire générale ! Blonde comme les blés, et souriante avec ça ! Et elle prend vos intérêts en main, je vous assure !

« Mon cher cameraman, il y a « Myosotis désespéré » qui se plaint de ne pas avoir encore reçu votre réponse ! Et « Lapin de choux » qui demandait une photo de Tino Rossi, y avez-vous songé ? etc. Ah, je puis vous garantir qu'elle prend soin de vous !

Mais ce n'est pas seulement pour vous parler de notre collaboratrice, si charmante soit-elle, que je prends la plume aujourd'hui. C'est aussi pour vous parler de la correspondance « inter-correspondants ».

Je m'explique : bon nombre de nos amis me demandent, à long terme de journée, de favoriser les échanges de lettres entre fidèles du courrier, autrement dit de communiquer les adresses de lecteurs afin qu'ils puissent correspondre directement entre eux.

Ceci est impossible, pour plusieurs raisons :

1^o Parce que notre courrier n'a rien de commun avec les petites annonces.

2^o Parce que « Côté cœur, côté jardin » a été créé pour renseigner les lecteurs par la voix ou, plus exactement, par la plume du Cameraman amoureux.

3^o Parce que le dit courrier en prendrait un vieux coup, comme on dit, si vous vous amusez à vous écrire entre vous, et que vous ne vous soucieriez pas de la rubrique plus que de votre première culotte.

Alors, s'il vous plaît, ne laissez pas tomber votre vieux cameraman ! Je vous répète une fois encore que si vous voulez correspondre directement avec d'autres lecteurs, je ne demande pas mieux, à la condition expresse que ce ne soit pas par l'entremise de notre rubrique !

Regardez les autres journaux : il y en a

beaucoup qui procèdent ainsi, et notamment les revues féminines.

Si quelque chose vous choque ou vous enthousiasme dans la lettre d'un lecteur ou d'une lectrice, rien ne vous empêche de vous adresser à lui dans une lettre ouverte que nous publierions avec plaisir. Bien plus : cela donnera de la vie et du pittoresque à notre courrier.

Mais quant à vous communiquer les adresses d'autres correspondants, benique ! D'abord, c'est contraire aux usages. Ensuite, cela ferait du tort à la rubrique. Enfin, pour ne rien vous cacher, moi, le cameraman qui ose se dire votre ami, je serais un tout petit peu jaloux !

A bientôt et sans rancune !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

CALAMAR, A ORAN. — « Je suis un petit Espagnol. J'ai dix-huit ans. Je suis complètement fou et j'adore beaucoup de cinéma. Pouvez-vous me faire le grand plaisir de me passer l'adresse de la vedette américaine Esther Williams, je voudrais lui écrire — et une petite photo de Rita Hayworth. Je m'appelle Julia, mais mon pseudonyme est Calamar. Excusez-moi pour le moment, je n'ai plus rien à vous dire. »

Réponse. — Votre lettre est charmante, mon jeune ami espagnol, et je suis sûr que vous n'êtes pas aussi fou que vous voulez bien le dire. Nous ne donnons malheureusement aucune adresse d'artistes, car nous n'en avons pas le droit. Mais vous pouvez écrire à Esther Williams et à Rita Hayworth pour leur demander des photos, et nous transmettrons vos lettres.

C. Q. F. D. — Cette lectrice nous adresse une photo, d'ailleurs charmante, en ajoutant : « Veuillez, s. v. p., me faire une étude physiognomonique. »

Réponse. — Votre portrait, mademoiselle, dénote un curieux assemblage de sensibilité et de rudesse. Vous ne devez pas toujours avoir le caractère très facile, et vous avez certainement beaucoup de volonté. Un peu capricieuse peut-être, avec de brusques changements de caractère, allant de la réverie nonchalante à l'action plus réaliste. Vous avez peu de vrais amis, mais vous êtes fidèle à vos affections. Vous auriez peut-être une certaine tendance au scepticisme, doutant de vous et des autres, et vous êtes la première à déplorer bien souvent votre manque d'enthousiasme. Mais patience ! L'aspect général de votre visage

dénote des qualités profondes, qui ne s'épanouiront vraisemblablement que dans l'amour.

ROBERT B., A PORT-LAUTEY. — Ce lecteur, maître à Port-Lautey, ne nous parle dans sa lettre ni d'amour ni de cinéma. Pourtant sa lettre est émouvante, car elle dénote un profond désarroi, et nous ne voulons pas la passer sous silence. Victime d'un accident de bicyclette voici cinq ans, notre correspondant a eu le nez cassé et tordu. C'est en vain qu'il porta un appareil, commandé sur la foi d'une revue de journal, et il ne note aucune amélioration dans son état. « Je voudrais tant, conclut-il, trouver un moyen de remédier à la mauvaise formation de mon nez, que je ne sais où m'adresser. C'est à vous que je le demande ; si vous pouviez me renseigner, j'en serais si heureux ! »

Réponse. — Mon pauvre ami, je comprends votre désarroi, et je voudrais pouvoir vous aider. C'est pourquoi je publie votre lettre, bien qu'elle sorte du cadre de cette rubrique. Car il se peut que quelques-uns de nos correspondants puissent vous donner ici-même des conseils. Quant à moi, je ne puis que vous recommander la chirurgie esthétique. On a réalisé de grands progrès dans ce domaine, et on accomplit des miracles. Renseignez-vous dans votre entourage, voyez si possible un médecin : je suis sûr que votre état peut être amélioré. Toute ma meilleure sympathie.

SIMONE J., A LAGNY. — Cette lectrice désire des renseignements au sujet de Georges Guétary, et nous demande instamment son adresse en ajoutant : « Je sais que vous ne la donnez jamais, mais vous pouvez, en toute confiance, me l'indiquer, car je vous jure que je la communiquerai à personne. Étant très jalouse, je ne révélerai jamais ce secret, etc. »

Réponse. — Nous faisons pleine confiance à votre discrétion, chère amie de Lagny, mais nous ne pouvons faire aucune exception à la règle : aucune adresse communiquée. Nulius nous en excusons. Tous vos renseignements sur Guétary sont bien exacts. Non, nous n'avons pas publié de récit où figure cet acteur. Décidément, nous n'avons pas de chance. Mais vous donnerons, j'espère, de meilleures réponses à la prochaine occasion !

MIREILLE, CŒUR DÉSOÛLÉ. — « Moi aussi, nous écrit cette jeune lectrice, j'ai une petite peine de cœur. J'ai, comme beaucoup de jeunes filles de mon âge (dix-huit ans), des chagrins d'amour. J'ai eu un jeune homme de mon âge, auquel je ne suis pas indifférente. Mais je le sens très loin, timide et réservé avec moi, et plutôt frivole avec mes amies. D'autre part, je suis estimée par un garçon que je n'aime pas. Que faire ? — Pensez-vous publier des films de Luis Mariano, Tyrone Power, Georges Guétary, etc. ? »

Réponse. — Bien que vos questions sentimentales ne soient nullement « cinématographiques », je vous conseille, chère amie, d'étudier un peu ces deux jeunes gens pour savoir exactement ce que chacun d'eux pense. Tout au moins le premier des deux, puisque vous n'aimez pas l'autre. Si celui qui vous intéresse se montre frivole avec vos amies, c'est sans doute que vous n'avez pas su le retenir. Interrogez-le franchement, et essayez de connaître exactement la valeur de ses sentiments pour vous. Il y a des jeunes gens qui jouent l'indifférence et qui n'en pensent pas moins. Et, surtout, ne vous faites pas de bile : tout s'arrange quand on a dix-huit ans !

Nous avons publié, de Tyrone Power : *Le Fil du rasoir*, *Arènes sanglantes* et *Le Cygne noir*. De Luis Mariano : *Histoire de chanter*. Nous ne demandons pas mieux que de vous envoyer ces films, mais encore faut-il que nous connaissions votre adresse, que vous avez omis de nous communiquer. Réparez bien vite cette erreur !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec ses initiales ou le pseudonyme du correspondant.)



Les Folles Héritières

(The Gay Sisters)

Un film Warner Bros, First National.

Réalisateur : Irving RAPPER.

Scénario de Lenore COFFEE.

D'après le roman de Staphen LONGSTREET.

Film raconté par Vivien.

DISTRIBUTION :

| | |
|-----------------------|----------------------|
| Fiona Gaylord..... | BARBARA STANWYCK. |
| Charles Barclay..... | GEORGE BRENT. |
| Evelyn Gaylord..... | GÉRALDINE FITZERALD. |
| Ralph Pedloch..... | DONALD CRISP. |
| Gig Young..... | GIG YOUNG. |
| Susanna Gaylord..... | NANCY COLEMAN. |
| Herschell Gibbon..... | GÈNE LOCKHART. |

Nous sommes en novembre 1917, à New-York, dans le somptueux hôtel des Gaylord. Celle qui en était la grâce, la jeune femme de Penn Gaylord, a trouvé dans la catastrophe du *Lusitania* une fin tragique. Six mois ont passé sur ce deuil affreux et voici que Penn se prépare à partir pour la France. Il va se battre contre la nation responsable du naufrage qui le fit veuf. Il va se battre pour la liberté, cette idéale Patrie...

En cette soirée mémorable, le capitaine Penn Gay-

lord réunissait son avoué, ses serviteurs et ses fillettes : Fiona, l'aînée, Evelyn et Susanna.

Fiona avait huit ans, Evelyn cinq ans et Susanna, trois.

L'avoué avait été convié pour l'ultime mise au point du testament qu'entendait laisser derrière lui l'officier américain. On sait qu'en ces matières il en faut peu pour ouvrir le champ à des contestations sans fin : Une clause mal rédigée... une virgule qui n'est pas à sa place, et cela suffit à qui veut attaquer un testament. Penn Gaylord était trop soucieux des intérêts des siens pour ne pas s'entourer, donc, des plus sûres précautions. Tout ayant été prévu, la signature fut donnée devant témoins.

L'avoué, homme de loi taillon, ravi des mille minuties auxquelles il avait veillé, put affirmer en s'échant les paraphes :

— Mon cher Penn, l'avenir de vos enfants ne doit plus vous laisser la moindre inquiétude. Votre testament est le type même du testament parfait...

Et le tabellion s'éloigna, serrant sur son cœur la serviette où il avait rangé le précieux document.

Le soldat resta seul avec ses filles et ses domestiques. A ces derniers, et surtout au plus vieux d'entre eux, Benson, il dit adieu en les remerciant de tout le zèle dont ils avaient témoigné. Puis il embrassa la mignonne Evelyn et ce bébé qu'était encore Susanna.

— Vous pouvez les emmener, nurse.

— Et M^{lle} Fiona ?

— Elle veillera jusqu'à mon départ et vous donnera ses instructions.

Fiona, en effet, devenait la maîtresse de maison. Elle allait remplacer le chef de famille. Il convenait d'avoir avec elle un entretien sérieux.

— Viens t'asseoir, Fiona. Non, pas là, Prends ce fauteuil. C'est là que mon père m'a fait assoir la veille de son départ pour la guerre. Et je vais te répéter à peu près ce qu'il m'a dit : « Ne vends jamais la terre qui t'appartient. »

Il continua, lui rappelant que leur premier ancêtre venu en Amérique y mourut il y avait plus d'un siècle. Ce sol sur lequel ils vivaient... ces terrains vagues, d'où avait surgi Wallstreet et où s'élevait leur demeure, constituait avec eux-mêmes un tout indivisible.

— Tu es une Gaylord et, selon l'exemple des Gaylord, ne vends jamais...

Le leitmotiv pénétrait l'enfant grave. Elle avait compris...

Mais les dernières secondes couraient.

Son père, l'ayant embrassée plus longuement qu'il n'avait fait pour les autres, se saisit du sac de toile de l'armée. Le riche Penn Gaylord n'était plus qu'un soldat répondant à l'appel.

Dans l'antichambre, les serviteurs s'étaient massés pour des souhaits qui s'efforçaient d'être optimistes et joyeux.

La petite, elle, n'avait pas bougé.

Elle entendit la lourde porte se refermer.

Alors, le brave Benson, terriblement ému, suggéra :

— Il faut aller au lit, mademoiselle Fiona.

« Mademoiselle Fiona » mit les choses au point sans attendre :

On m'appellera désormais M^{lle} Gaylord, et je n'ai plus besoin que l'on me dise l'heure à laquelle je dois me coucher.

— Bien, mademoiselle Gaylord.

— Vous avertirez la cuisinière que je la verrai dans la matinée.

— Bien, mademoiselle Gaylord.

— Merci, Benson, et bonne nuit.

— Bonne nuit, mademoiselle Gaylord.

Sans perdre un pouce de sa dignité, elle monta l'escalier monumental, suivie du regard attendri et admiratif du vieux Benson. Ce ne fut qu'aux toutes dernières marches qu'elle se mit à courir afin d'atteindre sa chambre, vite, vite et s'y écrouler, sanglotante.

..

Sans doute, comme les crimes, les testaments ne sont-ils jamais parfaits...

Penn Gaylord ne revint pas. Il n'y eut plus de lui, en France, qu'une croix de bois coiffé d'un casque.

Et ses dernières volontés, aussitôt sa mort, furent



— Ne vends jamais, Fiona.

attaquées. Les hommes de loi, pour et contre, se jetèrent à belles dents sur cette proie nourricière.

D'abord, il y eut « le testament français » c'est-à-dire un acte postérieur comportant un legs en faveur d'une œuvre de charité. La cause serait-elle portée devant un tribunal français ? Tiendrait-on compte de la juridiction française ou en appellerait-on aux lois qui régissent l'État de New-York ? Des juges, des témoins moururent avant qu'on ne se fût mis d'accord sur ce point de départ. Une surcomplication se leva : une infirmière de la Croix-Rouge française prétendait que Penn Gaylord l'avait épousée *in extremis*. Il fallut dix ans pour éliminer la dame et ses prétentions... Ce n'était qu'un pas de franchi... D'autres difficultés et encore d'autres surgirent pour empêcher la procédure.

Il y avait vingt-trois ans que Penn Gaylord avait apposé son paraphe au testament parfait, et celui-ci n'était pas encore homologué ? Des procès succédaient aux procès, que les journaux annonçaient en ces termes : « Le cirque Gaylord ouvre ses portes. »

Les malheureuses héritières, grâce à qui tant d'avoués, tant d'huissiers, tant d'avocats vivaient grassement, se trouvaient réduites à la portion congrue. On leur refusait tout crédit chez les fournisseurs. Leur héritage légendaire n'inspirait plus que suspicion au boucher, au crémier...

Au fond pourtant, quel était le litige ? Il y avait un testament, un autre en était le codicille qui attribuait une part à une œuvre de charité, un club de jeunes garçons.

Ne pouvait-on aboutir à une entente ? Certes ! Et c'eût été vite fait s'il eût suffi de l'assentiment des intéressées directes. Mais Gaylord ne refusaient pas de verser au club le montant du legs ! L'éternel procès leur avait déjà coûté beaucoup plus cher !

Mais voilà ! Ce procès — qui les appauvissait — enrichissait les hommes d'affaires ! En outre, l'homme qui avait pris le contrôle de l'œuvre bénéficiaire, le richissime Charles Barclay, désirait — paraît-il — la ruine des sœurs Gaylord. Il refusait donc tout arrangement. On avait peine à y croire, car ce milliardaire était connu pour sa bonté, sa générosité. Il n'avait rien d'un requin. Loin de là ! Jeune, malgré la colossale fortune faite par lui-même, il avait l'allure franche, sympathique, humaine des vrais vainqueurs. Quel sentiment l'animait donc dans la circonstance ?

Austin, recueilli par Fiona...

Ce fut la question posée par le juge à l'une des innombrables audiences. Fiona Gaylord, qui parlait pour ses sœurs et qui se trouvait, ce jour-là, en dépit des objurgations de son avocat, terriblement en verve, lança : — Monsieur Barclay veut acheter l'hôtel des Gaylord. Il veut le raser et élever à sa place un horrible monument dédié à sa vanité qu'il baptisera « square Barclay »...

— En vain M^e Guilbert cherchait à endiguer ce flot de colère. La jeune fille entendait aller au bout de ce qu'elle avait à dire :

— Votre honneur, reprit-elle tournée vers le juge, voilà plus de vingt ans que cette comédie dure. Nous avons passé notre enfance sur les bancs des tribunaux. J'ai reçu des papiers timbrés avant de savoir lire. Cette



cause est célèbre dans le monde entier. On la cite à l'école de droit. On l'annonce à grand renfort de presse. Et qui paye tout ça ? Nous, toujours nous. Nous avons vécu sur nos espérances, monnayé nos espoirs, au point que même les usuriers ferment leurs volets quand ils nous aperçoivent.

Et elle réitéra, en son nom et en celui de ses sœurs, l'intention formelle d'en finir au plus tôt et d'abandonner tout. Elle voulait au moins, dit-elle, « sauver son âme », ce qui signifiait sans doute qu'elle tenait à conserver la raison.

— Ah ! oui ! Renoncer à l'héritage et chanter *Alleluia* ! Sur ces mots, elle donna le signal du départ et ses sœurs lui emboîtèrent le pas, calquant son attitude et répétant, au nez de leur avocat médusé : *Alleluia !... Alleluia !...*

Dans le couloir, un homme élégant et beau garçon les croisa qui lança à Fiona, — *Alleluia ! mademoiselle Gaylord.*

C'était Barclay. L'ironie de son *Alleluia*,

← L'adieu aux serveurs assemblés.

— J'ai reçu des papiers timbrés avant de savoir lire.



après les injures que lui avaient décochées Fiona en plein tribunal, n'était pas une revanche trop discourtoise.

Pourtant, elle l'écrasa d'un regard de mépris et, entraînant ses cadettes, intima :

— Ne vous arrêtez pas ! Elle s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Mais lui aussi. Ce qui porta à son comble la rage de Fiona.

— Arrêtez cet ascenseur ! cria-t-elle au liftier. Manœuvre impossible, parait-il. Impossible ? Allons donc ? Elle n'hésita pas, appuya sur un bouton. Ce qui eut pour effet premier une secousse brutale qui la jeta dans les bras de l'homme qu'elle voulait fuir, puis

l'ascenseur se coïnga. Protestations, cris. Sonnette d'alarme. Essais acharnés d'une équipe de secours pour remettre la machine en marche. Demi-évanouissement d'une vieille dame persuadée de vivre sa dernière heure.

Et, pendant ce temps, duo passionné entre miss Gaylord et son ennemi numéro un.

— Je veux acheter votre hôtel ! répliqua-t-elle. Fiona avait donc dit vrai ? Ce beau garçon, faussement désinvolte, entendait les mettre hors de chez elles ?

— Il faudra passer sur mon corps ! répliqua-t-elle, outrée.

— Si c'est nécessaire... Evelyn s'interposa. Elle arrivait d'Angleterre, où elle était mariée, et manquait de renseignement sur la question.

— Monsieur Barclay, pourquoi vous entêtez-vous à vouloir notre hôtel ?

Il assura qu'il s'agissait d'un simple caprice, prophétisant :

— Si votre sœur ne se laisse pas convaincre, elle finira par vous ruiner, tandis que mes ressources me permettent de tenir indéfiniment.

Sinistre pronostic qu'il renouvela à la sortie du Palais de Justice lorsque les sœurs Gaylord, ayant décliné son offre de les reconduire dans sa magnifique voiture, hélérent un taxi.

— Dans six mois, dit-il, vous serez forcées d'aller à pied.

Fiona n'avait pas exagéré en parlant de leur dénuement. Le vaste hôtel auquel elle s'agrippait de toute sa force de résistance était aussi désert qu'un musée désaffecté... Une seule servante. Des repas aux légumes bouillis. Heureusement, pour animer l'atmosphère, un délicieux petit diable : Austin, ramené de la campagne par Fiona. Tiens ? Elle n'était donc pas la froide créature que l'on disait. Il était vrai que son système d'éducation ne comportait pas la moindre effusion tendre. Le gamine se battait-il avec ses camarades, avait-il le dessous, dangereusement houpillé ? Fiona apparaissait à une fenêtre pour l'encourager à la lutte. Quand il rentrait couvert de bosses et de plaies, tel Du Guensclin en son jeune âge, seule la cuisinière à tout faire s'affairait à le panser. Fiona se contentait de le féliciter d'avoir tenu jusqu'au bout... Et, certes, l'on devinait qu'il eût tout risqué pour n'être pas traité de lâche par sa protectrice. Elle lui inspirait une craintive vénération. Tardait-il à obéir ? Il suffisait que Fiona se mit à piétiner d'une certaine manière, un peu comme si elle eût fait des claquettes... Austin, aussitôt, se hâta. Peut-être, s'il se fût retourné, eût-il surpris l'expression amusée, attendrie, qui, sur le joli visage volontaire, succédait au feint

courroux.

Rentrant du Palais de Justice, après sa colère véhémement, Fiona ne s'arrêta pas en si bonne voie. Elle « saqua » leur avocat, suspect de faire le jeu de Barclay, pour confier la cause à M^e Pedloch qu'elle avait quelques raisons de croire intègre.

Ilrait-on plus vite avec celui-ci ? La jeune sœur Susanna désirait ardemment la fin des hostilités. Elle était amoureuse, Susanna, et rêvait d'épouser l'élu de son cœur : un peintre de la nouvelle école qu'elle rencontrait secrètement dans les squares, sur les quais, tels une minidette et son calicot. Pour dissiper le brouillard qui étouffait sa jeunesse et ses rêves, elle eut une audace de femme éprise. Elle se fit annoncer chez Barclay.

L'entêté milliardaire se trouvait en conversation avec l'avocat congédié des Gaylord. Ce vilain bonhomme venait se vendre à l'adversaire. Il offrait de lui dévoiler un secret de famille propre à lui donner barre définitivement sur l'indomptable trio...

Ce fut alors qu'on passa la petite fiche où ces mots, qui firent tressaillir Barclay, se trouvaient écrits : Miss Gaylord.

S'excusant auprès de son interlocuteur, il pénétra dans le petit salon où, de dos, vers la fenêtre, une silhouette attendait. C'était Susanna... Barclay eut une imperceptible contraction de visage. Il pensait à une autre. Simplement, avec les mots persuasifs de l'amour, la jeune fille exposa sa situation :

— Je veux épouser Jacques. Si cette affaire s'éternise, je risque de le perdre.

Non que ce mariage fût une question d'argent. Mais le procès entraînait à tant de complications... Parmi celles-là il en était une dont elle ne parlait point explicitement et qui n'était pas la moindre : la présence de leur sœur de Londres, la coquette Evelyn...

Sans doute comprit-il qu'un drame apparemment secondaire, mais, pour elle, primordial, se jouait à la jeune fille craignait d'être victime.

Il demeura un instant silencieux. Puis, se rendant, proposa de prendre rendez-vous tout de suite avec Fiona.

Susanna, éperdue de reconnaissance, décrocha... composa leur numéro. Elle eut le petit Austin au bout du fil, qui lui parla du Zoo d'où il arrivait... Enfin, il comprit qu'il fallait appeler M^{me} Fiona. Seulement, il racrocha et la communication fut interrompue.

— Je leur ai toujours dit de ne pas laisser cet enfant répondre au téléphone ! observa-t-elle dépitée.

— Votre sœur d'Angleterre a un enfant ?

— Evelyn ? Non ! Il s'agit d'un petit galopin quasi adopté par Fiona... Monsieur Barclay, viendrez-vous voir ma sœur ?

Il lui en donna l'assurance, mais ses plans ayant tout à coup changé, il renonça à se ménager un rendez-vous avec sa jolie adversaire. Même, il pria Susanna de ne pas souffler mot de sa visite.

Elle le quitta rassérénée, et lui rejoignit son précédent visiteur.

— Que désirez-vous, maître Guilbert ? Vous m'offrez un renseignement ? Hum ! Je voudrais être sûr qu'il fût de quelque valeur... Il est sans valeur si je le possède déjà.

— Si vous le possédez, répliqua l'autre brutalement, vous vous en seriez servi !

— Ce n'est pas certain, maître Guilbert. Il y a des armes qu'un honnête homme méprise. Par exemple... Seriez-vous venu pour m'apprendre que Fiona Gaylord est la mère d'un petit garçon ?

— Qui vous l'a dit ? babutia l'avocat marron, sidéré, et qui, la partie perdue sur ce terrain-là, essayait vainement d'obtenir un dédommagement. Mais, sous l'ironie hautaine de Barclay, il n'eut qu'à prendre la porte, honteux et confus.

Le soir même, M^e Pedloch, le nouveau conseil des Gaylord, surgissait, malgré l'heure tardive, chez ses clientes. Il était en proie à une visible émotion

— Que se passe-t-il ? demanda Fiona accourue en désabillé.

Il lui tendit une lettre qu'il venait de recevoir.

— Ce que m'apprennent ces lignes, vous auriez dû être la première à me le confier, mademoiselle Gaylord... Lorsque j'ai accepté de plaider votre cause, je n'avais pas idée qu'une situation semblable pourrait se présenter. Mais les faits sont là et je suis votre avocat... jusqu'à nouvel ordre. Je vous demande de me raconter cette histoire du commencement à la fin.

Fiona apparut, pour la première fois, désemparé. Elle babutia :

— Pas de soir. Pas encore. Je ne peux pas.

Mais elle promit qu'il saurait tout le lendemain matin. Il s'inclina et la laissa.

— Susanna ! Susanna ! Evelyn ! appela-t-elle aussitôt qu'elle se retrouva seule.

Ses sœurs, déjà couchées, se relevèrent à leur tour. Elle les emmena dans sa chambre. Avant Pedloch, c'étaient elles qui devaient apprendre la vérité.



La coquette Evelyn éveilla la jalousie de sa sœur.



— Vous souvenez-vous du cousin Willie, plein de boutons ?

— J'aime autant vous prévenir — commença-t-elle — que nous sommes menacées d'un petit scandale bien gratiné.

— A quel sujet ?

— Au sujet de la mère d'Austin.

— Qui est-ce ?

— C'est moi.

— Et quel est le père ?

Le nom tomba, net.

— C'est Charles Barclay.

Evelyn et Susanna n'en croyaient pas leurs oreilles.

L'aînée expliqua :

— Vous vous rappelez qu'à mes vingt et un ans j'ai disposé d'un certain capital qui me permit, Evelyn, d'aller en Europe et de te marier... A toi, Susanna, j'offris un bal... Nous mentionnons le grand train des Gaylord à ce moment-là, et cet argent eut vite fondu. Mais il y eut l'héritage de tante Sophie. Elle me laissait cent mille dollars... à toucher le jour où je me marierais. Nous avions grand besoin de cette aubaine. Seulement je ne voulais pas aliéner ma liberté. Une idée me vint, qui devait tout arranger : vous vous souvenez du cousin Willie, si laid avec sa figure boutonneuse ?

Deux éclats de rire montrèrent qu'elles se souvenaient, en effet.

— Je résolus de l'épouser « pour la frime », de lui donner vingt-cinq mille dollars sur l'héritage et de divorcer ensuite. Je partis donc pour Vermont, où il habitait.

Un pont que l'on asphaltait barra bientôt sa route. Tant pis ! Elle s'engagea sur le pont interdit. Et le surveillant des travaux se précipita, courroucé. Tout allait être à recommencer. Alors que, s'ils avaient pu finir comme ils l'espéraient, ils eussent touché une grosse prime.

La colère du petit ingénieur tomba soudain. Il s'apercevait de la beauté de cette gâcheuse.

Fiona le toisa, le jaugea et tourna sur lui ses batteries.



Bouleversé, Charles Barclay la déposa sur son lit.



Susanna, confiée à une garde vigilante...

— Quel besoin d'aller au diable vautrait épouser le cousin plein de boutons, lorsque j'avais sous la main la poire idéale ?

Inventant une histoire pour expliquer son désir de retraite, elle lui demanda s'il ne connaissait pas un coin tranquille où elle pût, dans le calme de la nature, reprendre goût à la vie ? Naturellement, il connaissait le coin idéal ! Fiona se laissa conduire.

L'idylle qui eût pu être merveilleuse se déroula, Ardemment épris, sincère jusqu'à la naïveté, l'honnête campagnard ne soupçonna pas un instant le jeu mené par son astucieuse partenaire. Elle était, à ses yeux, une sorte de divinité égarée. A peine osait-il lui effleurer la main.

Un soir, par un clair de lune exaspérant à force de douceur, elle l'emmena jusqu'au cœur du verger proche.

— Je choisis le pommier le plus odorant pour m'y adosser.

De blancs pétales tombèrent sur ses cheveux. Un trille de rossignol fusa dans l'air suave. Tout le printemps, attentif, semblait fêter un mystérieux bonheur.

L'amoureux, éperdu, eut à peine la force de murmurer :

— Voulez-vous m'épouser ?

Le repas de noces eut lieu dans la salle de ferme où Fiona avait pris pension.

— Et quant à ma toilette de mariée, je vous garantis qu'elle ne laissait rien à désirer. Une robe de satin blanc, couverte de fleurs d'orange, de dentelles, de falbalas. Un voile par-ci, un voile par-là.

A l'issue des traditionnelles agapes, la nouvelle épouse feignit de se trouver mal. Bouleversé, Charles Barclay la transporta sur son lit.

— Comment allais-je me débarrasser de lui ? Ma foi ! en l'envoyant chez le pharmacien !

A peine l'eut-il quittée qu'elle sautait du lit, se déshabillait, tirait sa valise. Puis, ayant glissé sous enveloppe l'argent réservé à cette comédie, elle y joignit son alliance et un mot, écrit la veille, en prévision. Elle allait

déménager sans tambour ni trompette lorsque la porte s'ouvrit. Il avait fait plus vite qu'elle ne l'aurait cru. La voyant debout, en toilette de ville, il comprit qu'il la perdait. Elle lui tendit l'enveloppe. L'alliance tomba quand il l'ouvrit.

— Il y a là vingt-cinq mille dollars ! dit-elle. C'est une jolie somme. L'acceptez-vous ?

— Oui ! déclara-t-il.

Et, déjà, il n'était plus l'amoureux prostré qu'elle avait connu. En moins de quelques secondes, un homme nouveau avait surgi.

— Vous consentez à me laisser partir ?

— Oui.

— Et à divorcer ?

— Oui.

Elle se baissa pour reprendre sa valise et sortir. Il lui barra le chemin.

— Vous venez de dire que vous me laisseriez partir ? rappela-t-elle, étonnée.

Mais il avait refermé la porte et ôté la clé.

Elle essaya de protester.

— Vous partirez ! déclara-t-il féroce et résolu. Mais... demain ! En attendant, n'oubliez pas que je suis votre mari.

Plus tard, elle laissa l'enfant à la garde de leur vieille nourrice qui mourut.

— Après elle, je n'avais personne à qui me fier. C'est pourquoi je l'ai ramené ici... Oh ! ce regard d'enfant qui m'interroge à chaque pas et me rappelle un odieux passé ! Vous dites que je l'effarouche ? C'est possible... Je peux très bien vouloir le tenir à distance. Je peux très bien... Ah ! allez vous coucher, cela vaut mieux... Il faut que je réfléchisse à un tas de choses avant de voir M^e Pedloch, dans la matinée.

Le « cirque Gaylord », décidément, semblait se soucier de maintenir en haleine son fidèle public. Voilà que l'on apprenait que les deux adversaires vedettes avaient été mari et femme ! Un petit enfant leur était né ! Quel rebondissement prodigieux ! Et venant, après la dernière agalade de Fiona, devant la Cour ! Il eût fallu une nouvelle guerre universelle, si l'on eût voulu détourner l'attention générale de ce débat fleuve !

Oh ! les avocats, de part et d'autre, avaient tenté d'endiguer le courant. Charles Barclay, de son côté, avait fait montre soudain des qualités les plus conciliatrices. Il restait possible d'éviter le scandale.

Mais il revendiquait ses droits paternels sur l'enfant. Prêt, là encore, à tous les accommodements, il ne voulait pas renoncer, cependant, à s'occuper de l'enfant, à le voir de temps à autre, à s'entendre appeler, par sa petite bouche, du titre qui était le sien.

Fiona eut préféré la mort. Reconnaitre que Barclay était bien le père de son enfant était une abdication devant quoi s'insurgeait son orgueilleuse rancune.

Son avocat lui expliquait-il que, légalement, le garçonnet se trouvait être le fils de son mari légal du moment ? Elle jurait que l'on ne pourrait pas prouver qu'elle était la mère. Le lieu de naissance du bébé serait impossible à découvrir et que, par conséquent, aucune preuve de sa maternité ne pourrait être apportée. L'avocat finit par la croire. Il le prit de haut avec la partie adverse. Et ce fut ainsi que l'on se retrouva devant la justice. Un petit enfant, cette fois, était l'enjeu direct. Or ce qui aggravait le vœux brouillamini, c'était qu'Austin, du même coup, prenait rang d'héritier Gaylord. Il fallait nommer des tuteurs. Il fallait reprendre, sur ces nouvelles données, l'affaire initiale.

Quelle cohue chez Thémis lorsque le duel Gaylord-Barclay revint au grand jour !

Hélas ! Fiona s'était illusionnée en espérant qu'il serait impossible de retrouver le certificat de naissance de son fils. Les avocats de Barclay exhibèrent le fac-similé de la page révélatrice d'un registre d'état civil villageois. Un secrétaire de mairie vint affirmer sous serment l'exactitude de la photographie. Enfin, l'infirmière qui avait donné à la jeune maman et à son bébé les premiers soins, à son tour, identifia formellement Fiona...

Battue de tous côtés, celle-ci fit comme elle avait fait naguère, dans la ferme de ses noces, elle s'évanouit. Pauvre Barclay ! Lui aussi faillit s'évanouir autant que la première fois en la voyant s'écrouler. La simili-

tude des deux sketches ne s'arrêta pas là. Trompant astucieusement la garde commise à ses soins, Fiona s'échappa de ce Palais de justice dont elle savait tous les détours. Elle avait mieux réussi que le jour de son mariage... et put regagner l'hôtel des Gaylord en un temps record.

* *

— Vite ! vite ! Emmenons loin d'ici l'enfant. Il ne faut pas que Barclay le retrouve.

Fébrilement, elle habillait le petit Austin, aidée d'Evelyn qui proposa de le conduire auprès de Jacques, le fiancé de Susanna. Il habitait à la campagne. Personne n'aurait l'idée d'aller rechercher l'enfant chez lui.

Le projet s'avérait ingénieux. Mais il s'agissait de gagner de vitesse l'adversaire, qui devait être sur les pas de Fiona. Elles venaient juste de terminer leurs préparatifs quand la sonnette retentit.

— Passe par l'escalier de service, Evelyn...

Ainsi fut fait. L'une se sauvait, emportant l'objet actuel de litige sans fin, les autres : Barclay, son avocat, l'avocat de Fiona entraient par la grand'porte.

— Où est l'enfant ?

— Cherchez-le...

Une fois de plus, on tenta de l'amener à raisonner, à comprendre, à envisager un accommodement.

Elle écoutait à peine, regardant, de l'une des fenêtres, ce qu'eux ne pouvaient pas voir : en bas, sur le trottoir, Evelyn arrêtait un taxi, montait, tenant la main du petit. Le taxi démarrait...

Alors elle se retourna vers ses interlocuteurs :

— Vous disiez ?

Il était pourtant apparent qu'un mot d'elle eût rendu Barclay à merci. Cet homme, qu'elle avait odieusement joué, s'était, bien sûr, fait un point d'honneur de lui imposer à son tour. Il était devenu riche... si riche qu'aucun caprice ne semblait irréalisable pour lui. Cependant, ce qu'il eût avant tout souhaité appartenait peut-être au seul domaine inaccessible. Durant cet entretien, Fiona ne manqua pas de le cingler de réflexions blessantes. Ne lui rappelait-il pas, par sa seule vue, la pire défaite ? Jamais elle n'oublierait le renversement de situation immédiatement accompli, dans la chambre rustique des épousailles, par cet honnête mari bafoué... *Tel est pris qui croyait prendre.* Elle avait, à ses dépens, expérimenté la justesse du proverbe. Pour une orgueilleuse de sa trempe, cette injure du Destin n'était pas pardonnaible.

* *

Mais il était dit qu'elle n'échapperait pas aux drames de l'amour... Lorsque sa jeune sœur Susanna apprit le départ d'Evelyn pour le bungalow de Jacques, ce fut un désespoir bouleversant.

Fiona la traita de folle. Elle se refusait à croire leur sœur capable de la perfidie que soupçonnait l'amoureuse Susanna, avertie par les antennes du cœur, et ne se laissa pas convaincre.

— Elle a profité du prétexte. Depuis le premier jour, elle veut me le prendre comme elle me prenait autrefois mes jouets et mes robes...

Ne pouvant avoir tout, elle laissait tout.



Un coup de téléphone interrompit la scène. Evelyn avertissait qu'elle ne rentrerait pas. Il tombait une pluie diluvienne et il lui était impossible d'obtenir un taxi.

Fiona comprit...

Quant à la pauvre Susanna — excessive à sa manière (c'était une Gaylord) — elle courut à sa chambre où elle s'empoisonna.

L'aînée ne perdit pas sa solide mauvaise tête, Médecin d'abord... installation auprès de la suicidée, qui heureusement pouvait encore être tirée d'affaire, d'une garde vigilante et, presque dans le même temps : taxi rapide vers le bungalow.

* *

Le petit kidnappé venait d'être envoyé au lit. La ravisseuse était seule avec leur hôte. Toutes armes dehors, en irrésistible séductrice, elle entreprit le siège de cet Adam. Il se défendit. Il lutta. Enfin, comme peut le faire un homme en face d'Evelyn... oh ! il aimait bien Susanna. Mais Evelyn s'offrait et ils étaient tous deux loin du monde, protégés par la distance et la nuit... Vraiment, il n'eût été qu'un sot de ne pas prendre ces belles lèvres qui se tendaient vers les siennes.

Un impérieux coup de sonnette arrêta son geste. Et ce fut l'entrée de Fiona. C'est-à-dire de *Mademoiselle Gaylord*, du chef de famille, de la dictatrice du clan.

L'aventure d'Evelyn et de Jacques était finie avant d'avoir été.

— Nous rentrons immédiatement. J'ai trouvé un taxi, moi, *malgré la pluie*, appuya-t-elle, car la nuit était pure et douce. Appelez l'enfant. Nous le ramènon avec nous.

* *

Tout avait changé.

Fiona abaissait les armes.

Mais, Gaylord toujours, elle dépassa les prévisions. L'enfant la quitterait définitivement. Elle refusait de le partager. Six mois chez l'un ? Six mois chez l'autre ? Non ! non ! Puisqu'elle ne pouvait avoir tout, elle préférait n'avoir rien.

Le paragraphe qu'elle traça au bas de l'acte d'abandon savait sa vie comme un coup de glaive. Il lui restait la fierté de s'être dépourvue elle-même, jusqu'au bout.

Lorsque, revêtu de son beau costume marin, l'enfant eut tendu la main à « M. Gaylord » :

— C'est ton papa, Austin ! lui dit-elle. Il faut lui dire papa.

— Est-ce que je ne reviendrai pas vous voir, madame ?

— Non, Austin... Allons ! va !

Le petit hésitait, se retournait, n'osant exprimer ce qui se passait en son cœur.

— Va ! répéta-t-elle.

Et elle accompagna l'ordre de ces quelques pas sur place qu'elle avait l'habitude de faire pour qu'il se sauvât.

Elle avait cédé l'enfant. Et elle avait cédé ses droits sur la maison, le fief des Gaylord. Tout était consommé.

Demain, Barclay, le nouveau propriétaire, aurait le droit d'envoyer une équipe de démolisseurs à l'assaut de ces vieilles pierres jusque-là si àprement défendues.

— Si nous allions faire un tour à la cave ? proposait-elle à Susanna, radieuse depuis qu'Evelyn avait regagné l'Angleterre.

La cave restait à elles et presque aussi bien fournie encore que le soir où le capitaine Penn Gaylord en avait fait monter le porto des adieux.

— Nos vins sont la seule chose qu'ont oubliée nos créanciers ! disait souvent Fiona.

Donc, ce soir-là, restées toutes deux face à face dans la grande maison vide et sonore, l'aînée et la cadette cédèrent à la douceur perverse de s'étourdir. On ouvrit une bouteille. Une seconde. Il y eut quelque peine à gravir ensuite l'escalier.

— Mais... comme ça... on ne pense plus, Susanna ! On ne pense plus... Enfin, je parle pour moi. Toi, tu vas rêver de Jacques et à Jacques... Bonsoir, Susanna !

Tandis que sa sœur, non sans trébucher, montait à sa chambre, Fiona demeurait, debout, dans le vaste hall désert. Quels fantômes se pressaient autour d'elle ?

STARS et FILMS

Nous avons vu ★★★



BIEN FAIRE... ET LA SÉDUITE (Columbia). — Ce petit film sans prétentions est l'une des comédies burlesques les plus drôles et les mieux venues de ces derniers temps. Raconter l'histoire de ce voyageur de commerce gaffeur et sympathique, que ses maladroitures font renvoyer successivement de tous ses emplois, donnerait mal l'équivalent des gags qui pleuvent en une cascade ininterrompue tout le long du film. Le rythme est vif, les péripéties sont plus cocasses les unes que les autres, et l'ensemble constitue un modèle de comique cinématographique d'une qualité assez rare aujourd'hui. A signaler en particulier l'épisode final de la chasse à l'homme dans l'entrepôt qui est un véritable morceau d'anthologie burlesque. J. M.



LA ROUTE AU TABAC (Fox). — Ceux qui rechercheraient dans le film de John Ford la verve caustique, le cynisme et le mordant du roman d'Erskine Caldwell seront inévitablement déçus. A vrai dire, le film est adapté d'une pièce tirée du roman et non du roman lui-même. La structure du récit et la psychologie des personnages se trouvent, de ce fait, considérablement changées. Ajoutez à cela tout ce que la censure interdisait au metteur en scène d'exprimer et vous n'aurez plus qu'une œuvre agréablement — ou désagréablement — édulcorée, dans laquelle le metteur en scène a tenté de rattrapper sur le plan caricatural et quasi burlesque ce qu'il ne pouvait dire sur le plan réaliste. Dire que le film est bien fait, que l'atmosphère est envoûtante sont des lieux communs quand il s'agit d'une œuvre de John Ford — cependant tout à fait mineure, — mais on peut se demander pourquoi un tel artiste a tourné un tel sujet dans des conditions qui le rendaient incapable de traduire et d'exprimer quoi que ce fût de valable et d'authentique. J. M.



LA VÉRITÉ N'A PAS DE FRONTIÈRE (Films Marceau). — Le dernier film polonais est consacré au martyr de Varsovie pendant les années terribles ; l'histoire d'un immeuble et de ses habitants : voilà le cadre et les héros d'Alexander Ford. Il se penche avec sollicitude sur les plus jeunes d'entre eux, et le naturel du petit Davidek nous touche aux larmes. La Pologne nous l'a déjà dit, et ce nouveau message le réaffirme : « N'oubliez jamais ça ! » G. D.



SIRÈNE (Interfilm). — Ce film tchèque, qui retrace un épisode de la lutte des mineurs, en 1899, atteint facilement à l'universel en partant d'un fait divers local, en quoi il est remarquable au premier chef. C'est un tableau d'ensemble de la condition ouvrière à l'époque que brosse le metteur en scène Karel Stekly autour d'un drame familial qui en est comme la fonction et le symbole. Le réalisme expressionniste de la forme donne à l'œuvre une puissance accrue. La lenteur du rythme et la plastique étudiée de chaque séquence accusent la force grave et réfléchie de l'ensemble. Par contraste, les scènes dynamiques font aussitôt figure d'épopée. Sans être un chef-d'œuvre, c'est peut-être le film le plus remarquable du moment. J. M.



PATTES BLANCHES (Diacina). — Bien que Joan Grémillon ait rendu avec beaucoup de justesse l'atmosphère d'un petit port breton, avec sa côte battue par les flots et les vents, et qu'il ait témoigné de son don d'imagier dans les scènes des noces, la danse imaginée par la jeune bossue et de la poursuite sur la lande, il ne semble pas qu'il y ait eu parfaite fusion entre sa conception et celle de l'auteur Jean Anouilh. Le talent d'une pléiade d'interprètes tels que Suzy Delair, charnelle à souhait ; Ledoux, veule et visqueux ; Paul Bernard, plein de morgue ; l'ardent Michel Bouquet et l'émuante Arlette Thomas, contribue au succès de cette œuvre inégale, mais étrangement attachante. A. J.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

Elle leva les yeux vers la rampe ouvragée. Revoyait-elle la petite tête qui tant de fois s'y était encastrée ? *Tagada... Tagada...* Ses pieds frappèrent le sol comme elle faisait alors, mais il n'y eut pas de menue silhouette en fuite.

— Fiona !

Ah ! Ce fantôme-là apparaissait singulièrement tangible ! Pourtant, elle n'avait pas voulu l'évoquer, lui, l'homme du verger de Vermont...

— Comment êtes-vous entré ?

— Par la porte ! Vous l'aviez laissée ouverte.

— Reprenez-la ! Allez-vous-en ! Vous avez l'enfant. Vous avez la maison. Que vous faut-il de plus ?

— Vous...

Il se tenait un peu à distance, comme ce fameux soir

de printemps sous l'arbre couvert de fruits aux acides parfums.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! répéta-t-elle.

— Je suis chez moi ! C'est à vous d'en sortir !

— Soyez tranquille ! Je m'en irai demain.

— Non. Ce soir même. A l'instant.

— Me mettez-vous dehors ?

— Sans hésiter...

Et, sur ces mots, il la saisit dans ses bras pour l'emporter. Alors — peut-être parce qu'elle craignait qu'il ne la tint pas assez solidement ? — elle noua ses bras autour de son cou. Puis, comme ils allaient franchir le seuil :
— Ne sentez-vous pas, dit-elle, cette odeur de pommier ?

FIN

LES RIDES

sont l'apanage des peaux sèches insuffisamment nourries. Des soins esthétiques raffinés, des produits de qualité supérieure vous sont offerts à des prix fort modérés à

L'ACADÉMIE de BEAUTÉ de la FEMME de FRANCE

43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e)

Téléphone : TRUDAINE 09-94

Saloons ouverts tous les jours, sauf le dimanche et le lundi.



BONHEUR & FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX !

— Amour — Retour d'affection — Affaires —

L'ASTRO-RADIESTHOGRAFIE

fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveux, enveloppée et 150 fr. Prof. PAGLIO.

Boîte postale 97.17, Paris (17^e). (Service X).

Dans le numéro 13

DU

JOURNAL DES PIEDS NICKELÉS



le célèbre trio poursuit ses audacieuses aventures.

ACHETEZ LE N° 13 QUI PARAITRA LE 1^{er} JUILLET

32 PAGES, dont 16 en couleurs
EN VENTE PARTOUT
20 francs

directement de l'usine

ARTICLES DE MENAGE EN PUR ALUMINIUM POLI

- 1 marmite pot au feu (2 litres)
- 1 faitout de 4 litres
- 1 série de 5 casseroles
- 1 boîte à lait 1 l / 2
- 1 plat à œufs
- 1 passoire
- 1 louché
- 1 écumoire
- 12 cuillères et
- 12 fourchettes de table
- 12 cuillères à café

★ soit 44 pièces très robustes et GARANTIES de grand usage

★ Livrés à domicile au prix exceptionnel (paiement c. remboursement) de 5.500 Fr. (Colonies et étranger - port en sus)

BRAYER 13, AV. PHILIPPE-AUGUSTE - Serv. F PARIS-XI^e

RÉUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E.N.E.C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 50.920 : Orthographe, Rédaction.
- Broch. 50.921 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 50.924 : Électricité.
- Broch. 50.925 : Radio.
- Broch. 50.926 : Mécanique.
- Broch. 50.927 : Automobile.
- Broch. 50.930 : Dessin industriel.
- Broch. 50.933 : Sténo-Dactylographie.
- Broch. 50.934 : Secrétariat.
- Broch. 50.935 : Comptabilité.
- Broch. 50.936 : Langues (anglais).
- Broch. 50.937 : C. A. P.-B. P. Commerce.
- Broch. 50.938 : Carrières commerciales.

ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE
28, RUE D'ASSAS, PARIS (6^e)

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv. P. C. 40) 8, rue des Salettes, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timb. avec adresse, et 30 fr. en T.-F. pour frais.



Prix de l'analyse : 150 FR. MAIS RENVOYER 2 FAS D'ARGENT. Paiement seulement à satisfaction.

COPIES D'ADRESSES

chez vous, pendant loisirs. Joindre enveloppe avec votre adresse. Écrire ÉTS STYLOSTYL. Service 68, VILLE-LE-GRAND (Hte-Savoie).

DANS L'ENNUI, ÉCRIVEZ-LUI !

Posez 5 questions qui vous intéressent. Date naissance, enveloppe timbrée : 100 francs. 79, bd Montparnasse, Paris. Reçoit de 3 à 6, sauf samedi.

ARIANE

N. M. P. P.

Vous pourrez lire dans le n° 161 du

Tous les JEDIS FILM COMPLET

16 pages 8 francs

LE RÉCIT DE 2 GRANDS FILMS



EN VENTE PARTOUT 16 pages : 8 francs.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION 43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74.54).